

KLEIN, PAULINE. *Alice Kahn*. Paris: Allia, 2010. ISBN 978-2-84485-355-4. Pp. 126. 6,10 €.

Pour atteindre le cœur de ce premier roman, le lecteur est invité à se glisser dans la peau d'un personnage dont il ne sait rien, et, de surcroît, il lui incombe d'imaginer ledit personnage qui s'immisce lui aussi dans les contours d'autres protagonistes, purs produits de son esprit fertile. Ce petit livre-labyrinthe est original, drôle et parfois un peu dérangent, mais c'est une véritable perle du genre, un pur délice. Tout d'abord, même si on ne découvre jamais la véritable identité de la narratrice aux multiples facettes, en quelques 126 pages, l'auteur nous aura ouvert les portes du monde de l'art (le sien et aussi celui des principaux personnages) qui donne tout de même fort à réfléchir. Entre William l'authentique, le sincère, et Anna la fabriquée, la fausse, on se surprend à chercher un rassurant juste milieu. La terrasse du *Libre-Échange*, café au nom fort symbolique, est le point de départ de cette aventure au parcours quelque peu sinueux. La méprise, somme toute assez banale, de William Stein le photographe donne lieu à une série d'imbroglis plus succulents les uns que les autres, dont le lecteur ne fait que se régaler, gourmand de tours et de détours, avide de voir comment Anna, personnage polyvalent s'il en est, va se sortir de la (dé)route qu'elle se trace, un mensonge à la fois.

Dans ce roman, l'auteur manipule les personnages tout autant que ces derniers se jouent les uns des autres. On voit avec plaisir s'emboîter protagonistes et situations loufoques. Pourtant, la narratrice, la fameuse fausse Anna, est quelqu'un dont on comprend vite le vide existentiel, le manque d'être; c'est une page blanche en passe de se transformer en roman, en histoire. Quand William la prend pour une autre, Anna se garde bien de le détromper. Au contraire, elle emprunte sans vergogne une identité qui ne lui a jamais appartenu. C'est ainsi que la nouvelle Anna fait sa grande entrée lors d'un vernissage, une toile de fond dont se sert l'auteur comme s'il s'agissait d'une deuxième scène, un mini-théâtre en trompe-l'œil, à l'intérieur même de la plus grande duperie du livre. Anna, non contente de l'invention de soi qu'elle tisse autour de William, crée de toute pièce un second personnage, son père, psychiatre de renom, et puis un troisième, Alice Kahn, sa dernière folie douce, une artiste fictive dont elle cite le nom à tous azimuts, comme si cette fausse expertise allait la rendre, elle, moins invisible. Anna n'est rien de moins qu'une ravissante faussaire qui ne se laisse pas dérouter par une fine menterie de plus. Au-delà du fantaisiste, du burlesque, il existe toutefois dans le roman une dimension plus profonde, un peu plus mélancolique aussi. En fait, la narratrice ne se glisse pas dans la peau d'autrui par pur plaisir ludique; elle semble se servir de ses petites extravagances comme d'une protection, comme si elle ne voulait pas vivre dans sa peau à elle. La femme invisible du début du livre réécrit son histoire, espérant qu'un nouveau champ de possibilités s'ouvre à elle. Elle gravite de la marge au centre, en emportant dans sa course un lecteur qui, s'il se sera à l'origine amusé de ses déboires, finit par éprouver pour elle une sympathie toute nouvelle. Il est vrai que cette sympathie est un tantinet entachée de pitié, en partie parce qu'à la fin du roman, Anna, démasquée par William, se retrouve de retour dans la marge, à enfiler un "costume invisible" (126) pour que surtout on ne puisse plus la voir. Quant à la romancière, le lecteur ne peut que lui tirer son chapeau et espérer se nourrir bientôt des fruits de sa prochaine rencontre avec la muse.

